

# Pour un matérialisme asexuel

des textes et des définitions pour  
renouveler les discours aroaces

# Table des matières

|   |    |
|---|----|
| <b>Avant-Propos</b> .....   | 3  |
| <b>Libéralisme et (néo-)libéralisme</b> .....                               | 4  |
| <b>Matérialisme</b> .....   | 5  |
| <b>Asexualité</b> .....   | 6  |
| <b>Aromantisme</b> .....  | 7  |
| <b>Culture du viol</b> .....  | 7  |
| <b>Désexualisation</b> .....  | 8  |
| <b>Patriarcapitalisme</b> .....   | 9  |
| <b>La Psychiatrie</b> .....   | 10 |
| <b>Et si l'abstinence avait tout à voir avec l'asexualité ?</b> .....       | 12 |
| <b>Comment situer politiquement le discours "No Sex"</b> .....              | 16 |
| <b>Quel rapport avec la r(ace) ?: (a)sexualité et privilège blanc</b> ..... | 18 |
| <b>Pour aller plus loin</b> .....   | 26 |

# Avant-propos

J'ai longtemps eu du mal à comprendre pourquoi les discours sur l'asexualité et l'aromantisme étaient qualifiés de libéraux, ce que ça voulait dire et en quoi c'était disqualifiant en terme de revendications politiques et de place dans un mouvement social plus large. Les explications étaient toujours floues et parcellaires<sup>1)</sup>. Maintenant, je me rends compte que ça pouvait difficilement en être autrement quand même le discours LGBT radical, matérialiste s'entremêle souvent au discours LGBT libéral (et inversement).

Je pense aujourd'hui avoir les idées plus claires et ne plus prendre ces débats personnellement. C'est pourquoi j'ai voulu sortir cette brochure qui est une compilation de textes, traductions et définitions que j'ai produites entre l'année 2022 et 2023. Il n'est pas question de pointer du doigt le ou la camarade "pipou lib", ou de se complaire dans un exercice de pose radicale, mais surtout de se former collectivement en tant qu'aroace et/ou LGBTI. Comprendre que les idées qui nous parlent à un moment y arrivent pour une raison, qu'elles ont une place dans la grande histoire des idées et des structures; que tout est lié.

Vous trouverez à la fin de la brochure une bibliographie approfondissant chaque section.

<sup>1)</sup>La lettre "A" a été écartée par le "cercle politique", raconte Yanis Khames, le porte-parole du collectif [Pride des banlieues, Paris], après une discussion sur "la matérialité des violences vécues" par les personnes asexuelles et aromantiques.", France Info, De LGBT à LGBTQIA+ : on vous explique l'évolution du sigle qui décrit la diversité des identités de genre et orientations sexuelles

# Libéralisme et néo-libéralisme

Le libéralisme est une idéologie politique qui se répand à la faveur du capitalisme au début du 19<sup>ème</sup> siècle. Le libéralisme postule l'importance de l'**égalité en droit** car l'individu, libre de ses choix, tendrait naturellement vers des décisions égoïstes et rationnelles, formant, à l'échelle d'une société, **un équilibre économique et social**.

Depuis, le capitalisme s'est mondialisé. L'occident se désindustrialise et de nouveaux marchés émergent (services, communication, divertissement). Le libéralisme a accompagné ce changement. La réussite (ou l'échec) des personnes est uniquement attribué au **mérite** qui devrait être reconnu indépendamment du sexe/genre, de l'origine (géographique/sociale), du handicap etc. C'est pour cela que "libéral" est parfois utilisé comme synonyme de "**progressiste**" et fait partie de l'histoire de la gauche. Néanmoins, la "**liberté d'entreprendre**" des patrons est elle aussi sacralisée car les entreprises sont soumises à une concurrence très rude car mondiale. On parle de **non-intervention de l'état**. C'est le néo-libéralisme.

Les termes Libéralisme et Néo-libéralisme sont assez interchangeables dans beaucoup de discours critiques (de gauche comme de droite). Gardez juste en tête que le suffixe "néo" insiste sur le fait que le libéralisme a muté en même temps que le capitalisme.

|   |  |   |
|---|--|---|
| "briser le plafond de verre"  | <b>Exemple de discours féministes/LGBTIA (néo-)libéraux</b>          | "de bonnes représentations *de tel groupe minorisé* m'auraient permis de... " |
| "love is love"  |  | "c'est l'homophobie qui est une maladie"                                      |
| "être soi-même"   | "moi, je n'ai pas choisi d'être XXX"                                 | "Tu es légitime à te dire XXX même si tu fais Y"                              |
| "plus de diversité, c'est positif pour les entreprises/les administrations" | "être fier-e d'être XXX." (dans un contexte publicitaire/dépolitisé) |   |

# Matérialisme

Rappel !\nCe sont des typologies de discours qui peuvent se mélanger ou être plus nuancées en pratique

Dans l'héritage marxiste de la gauche, le matérialisme est à la base un outil d'analyse économique et politique utilisé pour comprendre l'**exploitation capitaliste**; mais peut être mobilisé dans d'autres grilles d'analyse (féministe, anti-raciste/anti-impérialiste, LGBTIA.)

L'analyse matérialiste s'est toujours fondamentalement opposée au libéralisme car elle émerge comme une critique du capitalisme. Elle **refuse l'idéalisme du libéralisme** et ses concepts de liberté et de droit abstraits et postule que la société s'organise autour de différents rapports de domination et d'exploitation. L'individu n'existe pas en lui-même, mais par rapport à la place qu'il prend dans le monde social: bourgeois volant la plus-value du travail des prolétaires, homme s'appuyant sur le travail gratuit des femmes, blanc bénéficiant du travail précarisé des personnes racisées. C'est ce que l'on appelle **une analyse "classe/genre/race"**. C'est la base de l'**intersectionnalité**.

L'hétérosexualité (cisgenre et dyadique<sup>2)</sup>) est conçue non pas comme une inclinaison personnelle ou naturelle, mais comme un mode d'organisation sociale qui naturalise l'exploitation des femmes par les hommes. C'est par ce prisme de la lutte anti-patriarcale que sont pensées les queerphobies, et que peuvent aussi être pensés l'asexualité et l'aromantisme.

<sup>2)</sup> Non trans et non intersexe

"parle des conditions maté-

rielles d'existence (logement, revenus, papiers, etc.)"

"les LGBTIA ne sont pas un groupe uni mais sont traversé-e-s d'intérêts contradictoires (en fonction du genre, de la classe, du handicap, de la racisation)"

## **Exemple de discours féministes/LGBTIA matérialistes**

"le sexisme/les queerphobies ne sont pas qu'une affaire de déconstruction car elles sont structurelles"

"la psychiatrisation des LGBTIA est à mettre en perspective avec l'histoire de la psychiatrie comme institution de contrôle social"

"pas de libération si certain-e-s d'entre nous restent opprimé-e-s"

# Asexualité

Rapport particulier à la sexualité où une personne ne peut ou ne veut pas performer un intérêt ou un enthousiasme jugé suffisant ou "normal".

C'est une position qui se forge dans la durée, dans un jeu d'assignation et d'auto-identification dans des contextes où des personnes peuvent juger ou exiger cet intérêt / enthousiasme:

- Le couple, le mariage
- La famille, les pairs
- Les contextes médicaux

La compréhension des conditions matérielles des personnes aro/aces ne peut se limiter à la question de l'auto-définition ou du coming-out, mais dépend du degré de psychiatrisation et de la marge de manœuvre de chacun-e pour vivre en dehors du couple (contraignant symboliquement et matériellement à "devoir du sexe"). Cet enjeu du couple se pose très différemment en fonction du genre et de la précarité des partenaires.

# Aromantisme

Le matérialisme asexuel rejette l'idée que l'amour serait simplement un sentiment individuel, voire qu'il soit réduit à un cocktail hormonal. L'amour peut et doit être analysé comme une construction sociale genrée, culturellement et historiquement située. Pourquoi le couple et le sexe semblent être la seule suite naturelle et satisfaisante à ce sentiment ?

Dans cette perspective, l'asexualité et l'aromantisme doivent s'articuler car l'amour permet de naturaliser la sexualité, notamment l'hétérosexualité (les formes de conjugalité queer s'étant toujours formées en marge des normes et des institutions).

## Culture du Viol

L'identité asexuelle est, dans notre société, une figure repoussoir de masculinité et de féminité mais via d'autres termes comme frigide ou puceau. La stigmatisation de l'asexualité fait partie de la culture du viol en cela qu'elle produit une pression au sexe; une peur de frustrer l'autre ou de soi-même paraître anormal-e: d'être assigné-e à cette identité asexuelle.

Cela permet de repenser l'identité asexuelle, non plus comme une exception rare, mais au contraire comme une assignation dynamique qui pourrait concerner tout le monde lorsqu'il est question de consentement et de refus. Il y a une continuité entre mépris pour l'asexualité et négation de la culture du viol.

# Désexualisation

Supposer qu'une personne n'a pas de sexualité ni de vie sentimentale, qu'elle ne peut et/ou ne veut pas en avoir une.

La désexualisation est un mécanisme oppressif en cela qu'elle justifie la privation de droits reproductifs (absence d'éducation sexuelle, stérilisations forcées, eugénisme, ségrégation), mais la produit également.

La désexualisation est toujours paradoxalement liée à l'hypersexualisation, par exemple, dans le (psy)validisme, la transphobie ou l'intersexophobie.

C'est donc un mécanisme de marginalisation. Il concerne des groupes minorisés, assimilés à l'asexualité indépendamment des pratiques ou des auto-définitions individuelles. Plus encore, subir la désexualisation rend difficile voire impossible le fait de se définir sereinement aro/ace, car la sexualité et le couple sont liés de façon ambivalentes à la réussite et l'intégration sociale, là où l'asexualité reste difficilement dissociable de la honte et du stigmate (raciste, transphobe, validiste, etc.)

La marginalisation de l'asexualité sous-tend donc la désexualisation dans beaucoup d'oppressions structurelles.

# Patriarcapitalisme

Imbrication entre patriarcat et capitalisme. C'est à dire, comment l'organisation des rapports de genre (par le mariage et le couple notamment), permet l'exploitation capitaliste. Les hommes bénéficient du travail domestique et sexuel des femmes, mais celui-ci permet aussi l'exploitation des travailleur-euse-s et le renouvellement de la force de travail.

Ce contrat social nataliste profite à la bourgeoisie et produit structurellement la norme hétérosexuelle, mais aussi la pathologisation, la peur et le mépris envers l'asexualité et l'aromantisme (similairement à l'opposition à l'accès, pour certaines femmes sans enfant, à la stérilisation volontaire).

Cette formule peut aussi désigner la façon dont le capitalisme s'est réapproprié la révolution sexuelle des années 60 / 70. Les publicités ont intégré des représentations sexualisées. C'est le début de l'idée de la libération par la consommation, mais c'est aussi et surtout l'essor sans précédent d'un marché de la sexualité (appli de rencontre, sex toys, coaching, lingerie et aphrodisiaques).

Dans un monde néolibéral où les marchés doivent croître indéfiniment, il faut créer la demande par un marketing prédateur basé sur un cycle de "frustration / compulsion / consommation". La libéralisation de la sexualité implique de devoir créer de l'insécurité et de l'insatisfaction sexuelle. Ces entreprises participent donc structurellement à construire l'asexualité comme un problème dont elles vendent la solution.

# La psychiatrie

La psychiatrie est une institution qui prend de nombreux visages (l'hospitalisation sous contrainte, l'hôpital de jour jusqu'aux consultations en libéral). Encore aujourd'hui, elle est marquée par son histoire carcérale et asilaire. Le fait que l'obligation de soin puisse être décrétée par un-e juge, que l'on pratique la contention, l'isolement ou la ségrégation des patient-e-s psy, en sont des héritages.

La psychiatrie a une longue histoire de pathologisation et de normalisation des populations marginalisées; les femmes, les communautés racisées et les minorités sexuelles, dont les personnes asexuelles et aromantiques.

Le DSM-V est aujourd'hui le livre qui permet d'homogénéiser la pratique du diagnostic psy (même s'il en existe d'autres comme la CIM).

Plusieurs diagnostics pathologisent directement le refus ou le désintérêt pour le sexe et le couple (le Trouble du Désir Sexuel Hypo-actif -TDSH, ainsi que le trouble de la personnalité schizoïde), mais de fait, beaucoup d'autres diagnostics conçoivent toujours directement ou indirectement l'asexualité et l'aromantisme comme un symptôme ou un signe de désocialisation (la dépression, l'autisme, trouble de la personnalité antisociale, etc).

La pathologisation de l'asexualité est prise dans cette ambivalence entre la volonté affichée dans le DSM-V de laisser la patient-e libre de s'autodéterminer ace (contre-indication au diag du TDSH), mais en concevant toujours, de fait, le rétablissement de façon très normée par le couple hétéro, toujours conçu comme indissociable de "compromis" qui impliquent des actes sexuels.

La psychiatrie maintient le statut quo en ayant une approche psychologisante individuelle des blocages et des difficultés que la culture du viol stigmatise déjà. La lutte pour la dépsychiatriation de l'asexualité et de l'aromantisme ne peut donc pas se réduire au retrait ou à la réforme d'un seul diagnostic, mais doit être structurelle.

# Et si l'abstinence avait tout à voir avec l'asexualité ?

Il m'est déjà arrivé de mentionner dans des stories<sup>3)</sup> mon malaise avec l'idée de revendiquer sans aucune nuance que "l'asexualité c'est pas l'abstinence". Parce qu'une étape importante de mon questionnement ace a été de m'autoriser à ne plus avoir de sexe (et que c'est ok) mais aussi parce que je trouve ça un peu hors sol de se dire qu'il n'y a absolument aucun lien entre questionnement identitaire et expérimentation, changement de ses pratiques (ce qui ne veut pas dire détester le sexe ni arrêter pour toujours).

Mais plus qu'un slogan en particulier, j'ai l'impression que plusieurs niveaux de divergences assez profonds sur les luttes asexuelles et leur objet traversent cette idée.

La première chose qui m'a amené-e à penser ça, c'était de voir les questionnements des personnes se découvrant aces, mais aussi les interrogations de leurs partenaires. Elles tournaient systématiquement autour des pratiques et/ou du fait de ne plus être ace plus tard et donc de se tromper. L'affirmation que ace  $\neq$  de abstinente venait donc rassurer sur la question de la légitimité : tu as le droit de te dire ace et coucher, changer etc. Le fait de réussir à se définir ace était une fin en soi qui sous-tendait beaucoup de discours.

Je comprends ce besoin de validation "par les pairs", surtout quand il est si dur d'imaginer ce à quoi peut ressembler notre vie en tant qu'asexuel-le, alors qu'on nous a matraqué l'hétérosexualité comme horizon. Mais souvent, en allant plus loin dans la conversa-

<sup>3)</sup>Instagram; @al\_Loustoni

tion, arrive la question du consentement et des pressions du/de la partenaire, de la façon dont la situation matérielle des aces bloque leurs questionnements. Les doutes viennent rarement de nulle part.

L'état d'esprit qui transparaissait dans les demandes des partenaires non-ace nous questionnait aussi. On sent bien que répondre oui à un-e partenaire qui demande "est-ce qu'une personne ace peut coucher ? Y a pas des chances que maon copaine soit pas plutôt demi-sexuel-le ?", c'est potentiellement donner une arme pour contourner un non. On les légitimerait dans leur posture de "personne qui sait et qui peut donner les infos qu'iel veut bien à saon partenaire ace".

On a donc déjà deux perspectives différentes sur l'asexualité ici:

- La première est abordée sous le prisme de la légitimité. Elle va déployer des politiques de visibilité et s'assurer de ne pas créer d'inconfort en affirmant de façon trop tranchée que telle expérience est propre à l'asexualité. Cela veut donc dire rester toujours très proche de la définition la plus stricte de l'asexualité (un ressenti) et donc rejeter la question de l'abstinence.

- La seconde approche est beaucoup plus féministe. On s'interroge sur les dynamiques de pouvoir qui peuvent traverser le couple ace/non-ace, comment le genre le configure, et comment nos ressources ou concepts peuvent être reçus voire dévoyés parce que les questions de/(d'a)sexualité sont traversées par la culture du viol. La question de la possibilité du refus fait partie de notre réflexion (et donc, l'abstinence aussi).

Je ne pense pas que ces approches s'opposent fondamentalement. Mais c'est bien ce changement de perspective qui me pousse à un constat : ce qui fait peur c'est la non-sexualité, ou abstinence, comme vous voulez. La question du choix ne change pas grand

chose au fond. L'asexualité est davantage perçue comme quelque chose qui mènerait plus ou moins nécessairement à l'abstinence. Elle questionne l'évidence des pratiques en tout cas.

Quand on y regarde bien, ce qui est le plus souvent qualifié d'acéphobie, des questions déplacées aux tentatives de médication et de thérapie, touche à l'absence de pratiques (réelles ou supposées) ou à la difficulté à passer à l'acte. Si ces propos et pratiques sont violents, stigmatisants et/ou empreints de pitié, c'est justement parce que la non-sexualité est fondamentalement en marge d'un idéal hétérosexuel sain et prétendument épanouissant.

Plus encore, on peut comprendre le rejet de la non-sexualité justement parce que la déssexualisation est un mécanisme oppressif. C'est particulièrement le cas pour le validisme et la psychophobie, mais c'est aussi vrai pour des populations marginalisées ayant été pathologisées et dont les droits reproductifs sont régulièrement remis en cause (les personnes trans, intersexes, racisées). Eujung Kim explique ainsi que "la déssexualisation fait référence au processus continu d'une mise à distance entre la sexualité et les personnes handicapées par la crainte de la reproduction et de la contamination du handicap." Assigner une identité asexuelle à quelqu'un, le ou la sortir des possibles amoureux et sexuels, cela questionne sa normalité, sa place et sa valeur dans une société hétéro-patriarcale. Ce processus est souvent paradoxalement connexe à une hypersexualisation ; il prend place dans un imaginaire commun, mais est aussi largement construit par des politiques institutionnelles de ségrégation, de contraception et de stérilisation forcées.

Il n'est pas question de dire que les vécus asexuels seraient exactement équivalents aux vécus handicapés, ou bien que toutes les personnes handicapées seraient asexuelles (au sens de l'orientation sexuelle intime), mais plutôt que la construction identitaire

"asexuelle" se fait nécessairement en relation avec ces représentations culturelles de la non-sexualité, de la virginité ou de la dysfonction sexuelle, qui ne peuvent pas être comprises indépendamment de leurs rôles dans différents rapports de domination (validiste et patriarcale, mais aussi de race et de classe).

Il est illusoire de penser que l'asexualité puisse être pleinement acceptée alors que la non-sexualité reste stigmatisée et pathologisée. Pire, je m'inquiète vraiment de cette tendance des militant-e-s aces à en faire "un autre sujet" (voire un non-sujet). Cette réflexion me semble être un angle de convergence indispensable avec les luttes contre les dominations et pour la création d'un vrai rapport de force contre les médecins et psychiatres qui nous pathologisent encore (au même titre que beaucoup d'autres). Refuser cette convergence et cette extension des luttes aces, c'est se cantonner à des politiques de représentations lisses, excluantes et nécessairement en marge des autres espaces militants.

# Comment situer politiquement le discours "No Sex" ?

Les mots-clés "No Sex" renvoient à un corpus qui va articuler les liens entre différentes situations comme l'abstinence volontaire ou involontaire, les traumatismes sexuels, la baisse de libido et l'asexualité.

Les discours No Sex ne viennent pas des communautés asexuelles et sont rejetés de façon quasi épidermique par des aroaces<sup>4)</sup>. Le point de rupture semble se situer dans la démarche même de parler d'asexualité et d'abstinence en même temps, là où je pense au contraire que ce registre existe précisément parce que les communautés aroaces ont abandonné ce terrain en martelant des politiques de visibilité avant tout identitaire, réduisant l'asexualité au désir uniquement. Si cela n'est jamais dit explicitement, force est de constater que souvent, les "No Sex" sont en réalité ceux qui refusent leur situation ou la voient comme un drame, et les asexuel-le-s, ceux qui l'acceptent. C'est aussi à mon sens un point angle mort et une limite majeure des politiques identitaires, alors même que le "No Sex" a le mérite de parler de problèmes sociaux qui exposent aux mêmes problématique en terme de marginalisation, de pathologisation ou de risque suicidaire. Réaffirmer que "l'asexualité n'est pas liée aux pratiques sexuelles" ne permet pas non plus à mon sens de vraiment comprendre et désamorcer le discours No Sex dans sa dimension parfois confusionniste.

Des ressources "No Sex" comme le documentaire éponyme sorti en 2023 sur Arte se limitent à un collage de récits sans hiérarchisation ni commentaires extérieurs (ce qui a des limites en mettant tout sur un pied d'égalité sans contradiction ni contextualisation politique, notamment sur la question des drogues ou du genre). Néan-

<sup>4)</sup> critique de l'essai "No Sex, petit traité d'asexualité et d'abstinence" de Magali Croset-Calisto, @bibliqueer, Instagram, consulté le 6/06/2023, <https://www.instagram.com/p/Cs1UWS0Dkv/>

moins, certaines essayistes, comme Peggy Sastre et plus récemment Magali Croset-Calisto, développent plus franchement l'idée d'un positionnement politique des "No Sex". Pour ce faire, elles partent du constat que la natalité baisse, que les jeunes déclarent moins coucher qu'avant, et expliquent ces états de fait en mobilisant des thématiques proches de paniques morales puritaines autour du féminisme<sup>5)</sup>, des applis de rencontre, du chemsex ou du porno. Avoir une sexualité satisfaisante serait devenu trop compliqué. Traités sous l'angle du risque pour la société, ces thèmes sont des marqueurs assez typiques d'un registre réactionnaire où cette "hypersexualisation" s'oppose aux valeurs familiales traditionnelles.

Cette tendance reste pour l'instant circonscrite à d'obscurs essais pas tant repris que ça. Je reste néanmoins attentifve aux réactions et récupérations qu'entraînent les politiques de visibilités aro/aces, car je pense que si, pour l'instant, les aro/aces ne sont pas la cible de violences directes, c'est aussi parce que nous n'existons pas en tant que tel-le-s dans les imaginaires militants de droite comme de gauche.<sup>6)</sup>

Même si Sastre ou Croset-Calisto prétendent défendre les "No Sex", elles nous instrumentalisent au profit d'un agenda politique qui nous place de toute façon en dehors du "sain". Elles mettent à l'honneur une vision de la société pavant la route à l'extrême droite par définition nataliste, et laisse craindre un glissement encore plus à droite comme on peut le voir dans les pays anglo-saxons où asexualité et transidentité peuvent être amalgamées dans les discours TERFs en un même déni de son "sexe biologique"<sup>7)</sup>.

<sup>5)</sup> Magali Croset-Calisto expliquait dans les colonnes du Point que les jeunes coucheraient moins car pétris d'"une grammaire de la déconstruction appliquée aux rapports charnels, qui seraient, par nature, entachés de soupçons de domination masculine.", Le Point, 8 juin 2023

<sup>6)</sup> L'asexualité reste parfois évoquée dans des cadres institutionnels, par exemple, lors des débats pour la PMA dite "pour toutes", une psychiatre auditionnée déclarait "quand vous avez un couple de personnes qui ont une personnalité très étrange, qui vous expliquent que ça sert à rien de faire l'amour, qu'ils sont asexuels [...] je peux être très inquiète sur la façon dont les parents vont percevoir cet enfant" , @LCP, Twitter, consulté le 6/06/2023, <https://twitter.com/LCP/status/1169949518038802432>

<sup>7)</sup> "TERFs/GC types who are pushing a conspiracy theory that the growing awareness of asexuality is a cover for the "side effects" of puberty blockers in trans kids", accompagné de captures d'écran, @jfmclaughlin92, Twitter, consulté le 6/06/2023, <https://twitter.com/jfmclaughlin92/status/1456696626689445888>

# Quel rapport avec la r(ace) ?: (a)sexualité et privilège blanc

*Ceci est une traduction d'un texte de Alok Vaid-Menon publié en 2014 sur le site Media Diversified sous le titre "What's R(ace) Got To Do With It?: White Privilege & (A)sexuality". Alok Vaid-Menon ne se définit pas ace et encore moins militant-e asexuel-le. Je pense néanmoins qu'il porte ici une critique pertinente de la blancheur et des limites des politiques identitaires asexuelles, nous invitant à repenser l'objet des luttes aroaces.*

Il y a une absence de dialogue autour de l'asexualité et de toutes les critiques qui y sont associées dans de nombreux espaces queer dont j'ai fait partie.

La première fois que j'ai vu quelqu'un comme moi faire l'amour, c'était via un pop up internet en Inde. "Hairy Mallu Boys." Et j'ai peut-être cliqué sur le lien. Et il se peut que j'aie été bouche bée devant le spectacle : des hommes brown<sup>8)</sup> et poilus qui baisent ensemble. J'aurais aimé vous parler de la validation, du réconfort qu'il y avait à voir enfin quelqu'un qui me ressemblait avoir un orgasme, mais ce serait trompeur. J'étais trop choqué-e pour me sentir validé-e. Trop surpris-e de voir un corps comme le mien baiser dans cette ville où mes amis indiens et gays me demandent si j'ai déjà couché avec un blanc parce que "ils sont plus propres que nous", parce qu'ils l'ont "vu dans un porno".

En grandissant aux États-Unis, je n'ai jamais vraiment vu de personnes brown s'engager dans des actes d'intimité en public. Dès mon plus jeune âge, je me souviens avoir été jalouse des Suzy, des Michael, des Patrick et de leurs parents qui les

<sup>8)</sup> Le terme "brown" revient très souvent dans ce texte. Il est difficilement traduisible en français puisqu'il recouvre, en Amérique du Nord, un ensemble d'ethnies (sud asiatiques, natives américaines, hispaniques) qui seront amalgamées dans une seule catégorie raciale (brown). J'ai fait le choix de laisser ce mot tel quel dans la majorité du texte.

embrassaient pour leur dire au revoir. Je me souviens avoir été jaloux des Tom, Dick, Zach et de leurs parents qui s'embrassaient lorsque leur enfant marquait un but lors des matchs de foot. Mes parents ne se sont jamais touchés devant moi. En fait, on ne parlait jamais vraiment de sexe. Je me souviens avoir toujours pensé que le sexe était quelque chose de réservé aux blanc-he-s. Je comprenais que nos parents avaient dû " le faire ", mais je ne pouvais pas les imaginer y prendre plaisir. Le plaisir n'était pas pour nous. C'est pour ça qu'on a déménagé dans ce pays, non ?

Lorsque j'ai cherché des représentations de garçons brown et actifs sexuellement dans les médias, tout ce que j'ai trouvé, ce sont des champions de concours d'orthographe, des propriétaires de stations-service et ce type dans Mean Girls - l'archétype du garçon brown obligé de surcompenser pour attirer l'attention des blanc-he-s. En effet, le corps brown était généralement représenté comme s'engageant dans un travail émotionnel, physique ou mental pour les intérêts des blanc-he-s. Et à mesure que je vieillissais, que les garçons autour de moi avaient des voix plus graves, j'ai été témoin des nombreuses façons dont ils se sentaient obligés de surcompenser - soit en adoptant la finesse du costard taillé patriarcal blanc, soit en adoptant et en exploitant l'esthétique noire pour paraître plus "cool" et "masculin". L'homme américain d'origine sud-asiatique est dans une situation telle qu'il doit pour se débattre dans une culture qui ne reconnaissait et ne reconnaît toujours pas son corps comme beau et digne de recevoir et de transmettre le désir.

Cela revient à dire qu'il a toujours été difficile pour moi de fantasmer avec des scénarios sexuels impliquant mon propre corps, car je n'ai jamais eu de représentations auxquelles me référer pour mon propre plaisir. Le voyeurisme devient ici moins un choix qu'une position coercitive : j'ai l'impression d'avoir été programmé pour assister à des actes sexuels, toujours à distance. La

queerness devient ici moins une destination à laquelle on aspire qu'un vêtement apposé sur un corps sans notre consentement - un type d'altérité qui ne consiste pas seulement à ne pas voir son visage reflété sur l'écran, mais à vivre sa différence inscrite sur la peau. La porter mortellement près, comme une arme.

Au fil des ans, j'ai trouvé plusieurs mots pour exprimer cette distance : "non-conforme à mon genre" pour exprimer mon incapacité (et peut-être mon manque de volonté) à me définir par la masculinité qui m'a été assignée à la naissance et "asexualité" pour exprimer mon incapacité à me sentir authentiquement "sexuel-le", capable et digne de vouloir. Mais ces termes ne m'ont jamais paru adéquats pour exprimer cet amas d'angoisses, de pouvoir, d'histoires, de récits et de paradoxes qui me viennent à l'esprit lorsque je pense à mon genre et à ma sexualité. Comme tous les marqueurs identitaires, ce sont des raccourcis que l'on nous a prescrits pour clore la conversation : nous pouvons nous retirer dans nos identités comme nous nous retirons dans nos appartements sans nous demander comment et pourquoi nous sommes arrivés là, quels imaginaires ont été gentrifiés par ce processus, sans être capables d'avoir une conversation sur le fait que cet endroit sera toujours trop restreint pour toutes nous accueillir.

Cette "distance", j'essaie de me réconcilier avec elle depuis des années : comment articuler ce mélange de pouvoir, de honte, de désir et de peur qui me met mal à l'aise lorsque je me considère comme un corps sexuel. Et, dans le même temps, comment remettre en cause le dogme des soi-disant "radicaux" qui prétendent que nous avons simplement intériorisé la "honte de notre sexualité" et que la honte est quelque chose dont nous pouvons nous émanciper.

Ainsi, lorsque je parle d'asexualité, je ne parle pas d'une sorte de

modèle aseptisé de politique identitaire préoccupé par la reconnaissance et l'acceptation (par le capitalisme) - je parle de cette distance. Cette absence de désir. Cette condition anxieuse de ne pas être capable de différencier le traumatisme de la vérité - cette position particulière de ne jamais pouvoir se séparer du pouvoir qui continue à façonner chacun de nos désirs, envies et actions.

En tant que queer sud-asiatique, je ne me sens pas à l'aise à l'idée de qualifier mon corps d'"asexuel". Dans le monde occidental, l'oppression qu'ont subi les hommes brown a consisté en partie à les émasculer et les déssexualiser (voir le livre de David Eng, Racial Castration). Que signifierait alors pour moi le fait de me définir comme "asexuel" ? À quoi pourrait ressembler cette démarche sous la suprématie blanche ? Puis-je un jour exprimer authentiquement " ma/mon " (a)sexualité ou suis-je toujours en train de répéter les logiques coloniales ?

Le dilemme de ce corps queer racisé tient dans son incapacité à se voir à travers ses propres yeux. Dans le miroir, il voit le reflet de ce que les blanc-he-s ont toujours dit de lui. Indépendamment de ma libido, je ne suis pas sûr-e que je me sentirai un jour à l'aise de me définir asexuel-le, car j'ai l'impression de trahir les miens.

Je m'investis pour que les Sud-Asiatiques et toutes les américain-e-s d'origine asiatique puissent réclamer, réaffirmer et être reconnu-e-s dans leur sexualité. Je m'investis pour que les garçons et les filles brown puissent obtenir ce qu'ils désirent. Je suis investi dans le potentiel radical de l'amour brown (queer) dans une société où tant d'entre nous grandissent en détestant leur corps et en pliant les genoux pour les hommes blancs. Je veux faire partie de cette lutte. Parfois, je m'en veux de ne pas être capable de me défaire de la distance, de ne pas être capable de me joindre à cette solidarité. Baiser et être baisé-e, revendiquer et brandir

publiquement ma sexualité. Je comprends qu'il y a quelque chose de radical dans le fait que les masculinités asiatiques américaines soient subordonnées aux masculinités patriarcales synonyme d'hyper-sexualité et d'hyper-masculinité; dans la réappropriation des figures " efféminées " et " asexuelles " de nos corps comme un refus politique des logiques mêmes qui ont rendu ces corps insensibles (comme nous le rappelle Celine Shimizu dans son livre Straightjacket Sexualities).

Mais en même temps, il y a une différence entre la théorie et la pratique. La théorie n'a pas d'importance quand on se retrouve par défaut dans la catégorie des "ami-e-s". La théorie n'a pas d'importance lorsque vous grandissez en fantasmant sur les fantômes de toute votre honte intériorisée. La théorie n'a pas d'importance lorsque vous vous retrouvez à acheter des chemises à boutons, à raser votre barbe et à faire de votre mieux pour paraître plus blanc-He afin qu'ils aient la courtoisie de vous regarder. Pourquoi la théorie fait-elle toujours porter la charge du changement sur les opprimé-e-s et non sur les systèmes qui les oppriment ?

Il y a une partie de moi qui ne sera jamais capable de surmonter le désir d'avoir "plus". Je veux pouvoir être dans un bar et ne pas être seulement l'objet du désir, mais un sujet de désir. Une partie de la suprématie blanche, telle que je la conçois, est le privilège d'être un sujet de désir : quelqu'un qui peut se sentir maître de ses désirs et qui a plus de moyens d'agir sur ces désirs. La "distance" que je vis autour de ma sexualité fait que je me sens souvent incapable d'être un sujet de désir. Cette distance me donne l'impression de ne pas avoir le contrôle, d'être jaloux et d'être dans un état perpétuel de manque. J'ai l'impression d'avoir intériorisé le contrôle blanc de ma sexualité et de mon corps.

Alors, quand j'ai lu cet article sur la façon dont les personnes

impliquées dans la communauté asexuelle se comportent comme si elles avaient déconstruit la race, j'ai été plutôt sidéré-e. L'asexualité imposée a toujours été une stratégie soigneusement élaborée pour soumettre les masculinités asiatiques. L'asexualité a tout à voir avec la race. Ce qui reviendrait à dire que si l'acte même de revendiquer publiquement une identité asexuelle est profondément lié au privilège blanc ? Les notions d'être "né-e asexuel-le" et d'amour de mon "asexualité" n'auront jamais de sens pour moi. Dans un monde qui efface continuellement les sexualités asiatiques masculines, j'ai été contraint-e à l'asexualité. C'est une chose avec laquelle j'ai lutté et je continuerai à le faire. Mon asexualité est le lieu d'un traumatisme racial. Je veux que cette tristesse, cette perte, cette angoisse fassent partie de la charge politique que porte le mot asexualité. Je ne veux pas être fier-e ou sûr-e de moi - je veux avoir une conversation sérieuse sur la façon dont tous nos désirs sont altérés par le racisme et à quel point c'est violent. Mes plaisirs - ou leur absence - ne sont pas festifs ou transcendants (Ndt: dans le sens, lié à une essence qui précéderait le social), ils sont contradictoires, confus et blessés.

Je veux rêver et construire des communautés où nous pourrions discuter et guérir ensemble des traumatismes inscrits dans notre chair. Dans mon cas, je ne pense pas que me définir asexuel-le soit la meilleure façon de guérir. Ce que je demande, c'est que tout le monde - et pas seulement les personnes racisées - reconnaisse la façon dont le colonialisme a marqué et continue de marquer nos corps de différentes manières. Mon histoire de distance n'est qu'un des héritages de la façon dont le racisme a façonné nos désirs. Je ne veux pas suggérer que toutes les personnes d'Asie du Sud assignées hommes sont asexuelles, ni que l'identité asexuelle est nécessairement oppressive pour les Sud-Asiatiques - ce que je partage, c'est l'histoire d'un corps qui a trouvé et continue de trouver des moyens de lutter. Ce qui signifie que mon "asexualité" ne peut jamais être considérée comme extérieure à la violence

raciste contre les personnes racisées. Je veux un espace où je puisse revendiquer cela avec ces gens et discuter de la manière dont les conceptions blanches des relations, de l'intimité, de la désirabilité, de la beauté, du progrès et du bonheur nous ont toujours fait ressentir un certain sentiment de manque et comment nous avons construit toute notre vie autour de ce manque. Pour moi, parfois, j'ai l'impression qu'échapper à l'asexualité serait une façon d'échapper au colonialisme - d'avoir enfin la capacité de se comprendre pour savoir vraiment qui "je" suis (peut importe ce que serait ce "je").

L'idée de politiser l'identité asexuelle m'effraie de la même façon que la politisation de n'importe quelle identité (sexuelle) vue comme un enjeu unique. Elle opère dans un contexte raciste, capitaliste et colonial. Elle suppose des corps particuliers avec des histoires particulières et des intérêts politiques particuliers. Ce que j'appelle de mes vœux, c'est que l'on s'éloigne des discours identitaires pour se tourner vers une conversation franche sur les traumatismes et la sexualité. Comment pouvons-nous faire évoluer nos compréhensions des sexualités pour ne plus les ancrer dans des récits qui reproduisent l'essentialisme biologique ("born this way") vers des récits qui nomment des moments spécifiques de traumatismes historiques et personnels qui renseignent sur nos sexualités. Cela veut dire que je ne suis pas aussi intéressé-e que vous par les mots que vous apposez sur votre corps - je suis intéressé-e par le voyage qu'il vous a fallu pour y arriver.



# Pour aller plus loin

## **Libéralisme:**

*Extensive notes on some aspects of.. Neoliberalism, Homonormativity & Ace Discourse, Ace Zine Archive (brochure)*

Manifeste Contre La Normalisation Gay, Alain Naze, La Fabrique (essai)

(La justice sociale n'existe pas) Le néolibéralisme / Politikon #2, Politikon, Youtube (vidéo)

Le contrat sexuel, aux fondements du patriarcat libéral, Sortir du Capitalisme (podcast)

## **Matérialisme:**

Qu'entend-on par "matérialisme" ou "féminisme matérialiste" ? Repères rapides pour approcher les malentendus, Littératures engagées (article de blog)

Matérialisme Trans, Hystériques & AssociéEs (essai)

41- Le tube de peinture, SOS ART, Youtube (vidéo)

(Trans)féminisme matérialiste. Repenser la place des femmes trans au sein du féminisme comme mouvement et comme théorie, Sortir du capitalisme (podcast)

## **Culture du Viol:**

Une culture du viol à la française, Valérie Rey-Robert, Libertalia (essai)

King-Kong théorie, Virginie Despentes, Lgf (essai)

Quand céder n'est pas consentir, Nicole-Claude Mathieu, Infokiosques (brochure)

LA SEMAINE ANTI-SEXISTE #4 : La Culture du Viol, La Carologie, Youtube (vidéo)

### **Asexualité/aromantisme:**

Notre culture sexualisée et les racines discriminatoires de la psychiatrie, Vesper Moore, Zinzin zine (article de blog)

S01E02 - AroAce, Cristal Queer, le podcast, Youtube (podcast)

Suis-je asexuel•le, aromantique, aroace ?, Infokiosques (brochure)

### **Désexualisation:**

L'asexualité dans les récits handicapés, Eunjung Kim, blogpotatespace (billet de blog, traduction)

Dévalider la virilité, Les couilles sur la table, Youtube (podcast)

### **Patriarcapitalisme:**

Désirer à tout pris, Tal Madesta, Binge Audio (essai)

### **Psychiatrie:**

L'antipsychiatrie...ou les antipsychiatries ? Retour sur l'histoire d'un mouvement protéiforme, Romain, Zinzin zine (article de blog)

Frantz Fanon contre l'aliénation psychiatrique, France Culture (podcast)

Interlope #1 Mad freaks pride, Radio Canut (podcast)

« pourquoi tu manges tes légumes et ta viande séparément ? », Témoignage sur l'anorexie et l'HP, Infokiosques (brochure)



Mis en page en juin 2023  
Pour tous retours, contactez-moi par mon  
instagram @al\_loustoni